

Maintenant, essayez de dire à quel qu'un : " Nous vous donnons notre parole : vous avez la parole du parti : vous avez la parole de Laurier. "

Qu'est-ce que l'on répondra ?

— Oui, votre parole, c'est bien, celle du parti, c'est excellent ; celle de Laurier, c'est parfait, mais . . .

Eh oui, on vous dira qu'il y a un *mais* . . . Ce *mais*, quel est-il ?

Vous le savez, nous le savons tous.

C'est l'Homme Fatal.

C'est Joseph-Israel Tarte.

Depuis qu'il s'est installé dans le parti libéral, le titre de libéral n'est plus une garantie suffisante.

Il faut autre chose.

Cela ne se raisonne pas, cela ne se commande pas.

Les gens ont peur de Monsieur Tarte.

Le fait est là, brutal, patent !

Ils ne peuvent pas croire qu'il soit fidèle ils n'ont pas confiance, sa présence ruine tout le crédit du passé.

Nous voulons être le moins aigre possible contre cet homme qui s'est implanté comme une fleur parasite sur notre beau parti libéral ; nous n'avons contre lui aucune animosité, nous ne lui voulons pas de mal ; nous demandons simplement qu'il s'en aille, parce qu'il nous fait du tort.

Nous n'aimons pas les traîtres, c'est bien simple.

Monsieur Tarte a trahi Chapleau, a trahi Langevin, notre impression est qu'il trahira fatalement Laurier, et nous voulons épargner au chef que nous aimons et respectons cette douloureuse épreuve.

Est-il possible d'avoir été plus basement l'adulateur de sir Hector Langevin que Monsieur Tarte l'a été ?

Voyons, relisez donc ces lettres ouvertes

publiées dans le *Canadien* de Québec en 1880, et adressées à Langevin :

Monsieur le Ministre :

Je vous ai en bonne estime. Encore que vous ayez vos défauts, je vous sais honnête homme. Vous ne spéculiez pas avec votre charge et vous faites pour le mieux votre devoir. Dans l'exécutif, vous réclamez et obtenez justice pour la Province, sans être injuste pour les autres.

Vos sentiments et vos actes ont toujours été honorables depuis que je vous connais. Vous avez subi, comme un homme et un chrétien, patiemment, courageusement, les atroces calomnies *d'adversaire sans dignité*.

Bref, j'ai trouvé en vous de nombreuses qualités ; je crois à votre droiture d'intentions. L'expérience que vous avez acquise est longue et précieuse.

Vous avez goûté les joies du succès et connu l'amertume de l'adversité. Que d'hommes et de choses, que *de courtisans et de sots*, que *de perfides et de traîtres* n'avez-vous pas vus dans vos vingt-cinq années de vie publique !

Si donc je vous écris ainsi, c'est que j'ai la certitude de remplir un devoir d'être utile à la cause qui est mienne et à laquelle vous devrez être attaché à divers titres.

Pour combattre avec succès, il vous est indispensable de pouvoir compter sur un parti fort, uni, ayant en vous pleine confiance, prêt à vous suivre en toute occasion.

Quelles rumeurs entendons-nous circuler depuis quelques semaines ? On parle dans les gazettes, dans les cercles politiques, partout, d'une combinaison qui livrerait à la Province un gouvernement plus libéral encore que celui que nous sommes dotés. Je ne puis garantir ce qu'il y a de vérité dans ces bruits, mais ils ont une persistance qui leur donne du crédit aux yeux de ceux qui suivent de près le mouvement politique. Ce cabinet serait composé de l'élément le moins conservateur de notre parti et d'une traction très avancée du parti libéral.

Je vous donne l'éveil et j'ai pour cela mes raisons. Il se passe des choses qui méritent votre attention. C'est ainsi qu'à la fin de la session dernière, le Premier Ministre Provincial crut devoir combler d'éloges l'Orateur de l'Assemblée Législative, M. Turcotte, que vous connaissez. La portée d'un pareil acte à l'égard d'un pareil homme, en pareille circonstance, est considérable et implique tout un ordre d'idées.

Ce parti fort, uni, prêt à vous suivre en toute légitime occurrence, vous ne le trouverez que